

ALSACIENS D'EUROPE

Un cœur entre la Grèce et l'Alsace

Michèle Léonidopoulos a le cœur en deux parties. Franco-grecque par son mariage, elle cultive ses deux amours sans choisir. De la Grèce, elle tire son bonheur de vivre. Avec l'Alsace, elle retrouve ses profondes racines. Dernier épisode de notre série à Athènes.

« J'avais 17 ans quand j'ai découvert la Grèce. Dans ma classe, j'avais des amis grecs qui m'ont proposé de partir en vacances avec eux dans leur pays. » Depuis cette période, Michèle Léonidopoulos ne cesse d'aller découvrir ce pays qui la fascine. « On faisait une à deux îles différentes par séjour. J'aimais ce pays comme lieu de vacances. »

Quelques voyages plus tard, elle y rencontre celui qui deviendra son mari, Dimitri, un jeune ingénieur francophile et lettré. « En 1977, j'ai décidé de retourner en Grèce mais définitivement. Par amour... En 1978, je me marie, en 1979, j'ai mon premier enfant », raconte-t-elle.

Au début, l'amour aidant, elle s'acclimate tant bien que mal. Pourtant, très vite, elle souffre de l'absence de ses proches.

Et rencontre des difficultés d'adaptation : « Je ne parlais pas le grec. Je

suis partie sans réfléchir aux conséquences d'une rupture totale avec mon pays. Je me suis rapprochée d'autres Français et d'Anglais. » La langue, elle l'apprend dans la vie quotidienne : le marché, les coups de fil avec sa belle-mère, etc.

« Au marché, je montrais ce que je voulais et j'ai appris petit à petit à comprendre d'abord, puis à parler. Cela m'a pris six mois à saisir ce qu'on me disait. Je voulais absolument comprendre ce que j'entendais à la radio et à la télévision ! »

Chef d'entreprise partie de rien

Opiniâtre et volontaire, Michèle Léonidopoulos souhaite aussi reprendre une vie professionnelle qu'elle avait quittée en France. Au baptême (orthodoxe) de son premier enfant, elle commence à créer ce qu'il lui faut.



Michèle Léonidopoulos est installée en Grèce depuis 1977, mais garde une partie de son cœur en Alsace.

Photos L'Alsace/Isabelle Glorifet

« Pour un baptême orthodoxe, il faut plein de choses pour l'enfant : une sorte de grand trousseau avec des boîtes, des croix, des sous-vêtements, etc. » L'entreprise a débuté comme ça, presque par hasard. Très vite, elle s'associe avec une amie et reçoit des commandes d'une grande marque, Tartine et chocolat. L'aventure de Pastel Paris durera vingt ans. « On a essuyé les plâtres, mais au bout de trois ans, j'ai pris mon indépendance. Plus de 70 boutiques en Grèce distribuaient nos vêtements et objets originaux. »

Les deux associées travaillent à do-

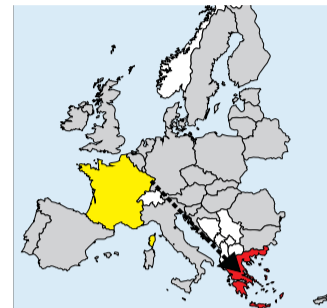
micile, créant tout elles-mêmes. Sur-tout, elles apprennent sur le tas le fonctionnement des Grecs : « Ce n'est pas que les Grecs ne payent pas, mais ils payent quand ils veulent, eux ! » Un peu compliqué pour tenir une comptabilité... « On payait nos charges et parfois c'était difficile, alors on allait nous-mêmes récupérer notre argent. »

Salutaire retour aux sources

Le décès de son mari stoppe net cette belle dynamique. À 52 ans,

Michèle Léonidopoulos se retrouve subitement veuve et ne parvient pas à surmonter le deuil.

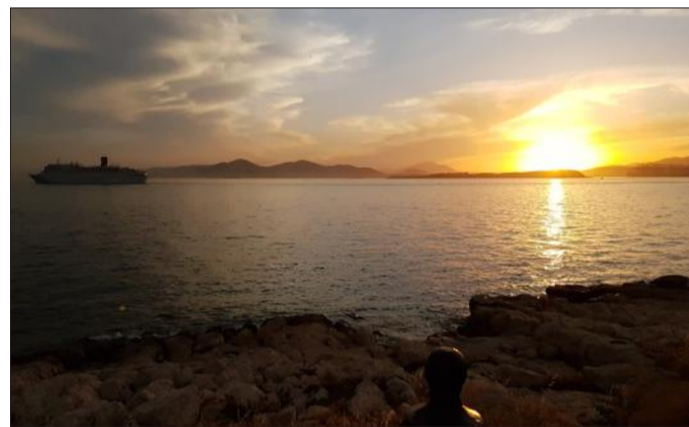
Ce qui la sauve ? La rencontre avec l'amicale des Alsaciens et des amis de l'Alsace en Grèce. Elle assiste à des conférences et autres événements. « Quand j'ai commencé à bosser pour l'amicale, j'ai retrouvé mon équilibre. » Présidente de ce groupe depuis treize ans, elle multiplie, dans la mesure des maigres moyens de l'association, les rendez-vous pour les Alsaciens d'Athènes, mais fait surtout découvrir la culture alsacienne à un public grec.



Ses attaches alsaciennes étaient plus profondes qu'elle ne l'imaginait : « J'avais appris l'allemand à l'école pour traduire les lettres de mon arrière-grand-mère que j'avais trouvées un jour. Ma mère, qui n'était pourtant qu'à moitié alsacienne, nous avait transmis les coutumes de la région. » Un attachement d'autant plus étonnant que Michèle Léonidopoulos est née en 1952 à Madagascar, au hasard de la vie professionnelle de son père, Marc Faurie, un Lorrain qui travaillait dans l'import-export. Et elle a vécu à Paris. « Je n'ai pas de maison familiale en Alsace même si ma grand-mère habitait à la Robertsau. Mes arrière-grands-parents étaient eux originaires de Lapoutroie. » Comme une Alsacienne, sa vie est désormais rythmée par la fabrication de bredalas, de tourtes et autres tartes flambées qu'elle fait découvrir à ses amis grecs.

Un reportage d'Isabelle GLORIFET

PLUS WEB Retrouvez tous nos portraits d'Alsaciens d'Europe sur notre site www.lalsace.fr



Un bateau de croisière sortant du port du Pirée en direction des îles.

Photo L'Alsace

« Les Grecs ne sont pas devenus europhobes »

La crise de 2009 a frappé de plein fouet la Grèce. Aujourd'hui encore, le pays panse ses plaies. Et tente de surmonter les efforts exigés par l'Union européenne. Après avoir failli sortir de l'Europe, les Grecs n'en ont pas fini avec cette crise, violente pour la classe moyenne. « Les prix ont grimpé en flèche. Les impôts, surtout, ont augmenté. Un impôt de secours sur la propriété a été créé, l'Enfia. Il devait être en place pour deux ans, mais il s'est installé », explique Michèle Léonidopoulos. « 80 % des Grecs sont propriétaires. C'est dans la mentalité : les parents se tuent au travail pour construire un logement pour eux, puis pour leurs enfants. » Cet impôt sur la propriété est indexé sur les mètres carrés. « Moi, par exemple, je suis propriétaire d'une grande maison que nous avions fait construire quand nous travaillions tous les deux, mon mari

et moi. » Aujourd'hui, Michèle Léonidopoulos est touchée par cet impôt qu'elle qualifie de « profondément injuste ». Elle peine à entretenir cette grande bâtisse, dans une commune de la banlieue chic d'Athènes, Kifissia, sans se résoudre à la quitter. « Certains propriétaires sont désormais incapables de payer ce nouvel impôt et sont obligés de quitter leur logement. On ne compte plus les gens qui ne réussissent plus à payer l'électricité également. »

« La seule chose abordable, se nourrir »

L'Enfia est l'enfant de la crise avec l'Europe. Il a été instauré pour renflouer les caisses grecques mais contribue au climat d'austérité que vit le pays depuis 2009. « On a vécu 15 coupures de versement de retraite avec des baisses. Ça a rendu la vie



Les Grecs ne prennent pas de petit-déjeuner, mais achètent des pains au sésame chez les nombreux vendeurs qu'on trouve dans les rues d'Athènes.

Photos L'Alsace/Isabelle Glorifet

impossible. Désormais, je ne touche plus que les deux-tiers de la pension de réversion que l'État me payait. Je ne touche pas encore ma retraite, parce que c'est à 67 ans pour les femmes ici. » La vie quotidienne est compliquée.

Il n'y a qu'une chose qui reste abordable : « Se nourrir. On va au marché : les fruits, les légumes, c'est pas cher du tout et surtout on a une grosse production de qualité ici. Beaucoup de mes amis viennent au marché d'Athènes pour faire leurs courses, plutôt qu'au supermarché ». En revanche, tout le reste a augmenté, même le pain : « La téléphonie, ça coûte une fortune (60 euros mensuels le forfait). Avoir une voiture, ça coûte très cher, pour la faire rouler et la faire réparer en cas de panne. Au début de la crise, les

gens ne roulaient plus en voiture. Maintenant, ça revient. » « On va s'arrêter dans cette station, c'est la moins chère d'Athènes », s'écrit soudain Michèle Léonidopoulos lors d'un tour de la ville. En Grèce, le sans-plomb 95 peut coûter jusqu'à 1,60 € le litre, le super monte à 1,69 € dans certaines stations-service, soit les mêmes tarifs qu'en France, où tout le monde croit que l'essence est la plus chère d'Europe...

« Un effet positif sur l'administration »

Pour autant, si les Grecs ont souffert des restrictions imposées par l'Europe, ils ne sont pas devenus subitement europhobes selon Michèle Léonidopoulos. « On a eu le choix de partir ou pas. Ils ont choisi de rester.

Les Grecs aiment l'Europe mais en sont désenchantés. Ils ont l'espoir au fond d'eux. Mais ils ont le sentiment d'avoir été abandonnés lors de la crise des migrants. Ils ont soif de reconnaissance, de considération. Quand l'Europe a imposé à Tsipras [l'actuel Premier ministre] de rembourser, c'est la classe moyenne qui a trinqué, tendant désormais vers la pauvreté. Ça n'a pas aidé l'économie grecque. » Pourtant, Michèle Léonidopoulos a senti que les Grecs surmontaient les difficultés : « Ils ont un bon tempérament : ils sont habitués à vivre et sont gais de nature. Ils se débrouillent. » Beaucoup d'Athéniens ont tout de même choisi de quitter la ville. Les magasins ont fermé par dizaines, Athènes en garde des traces profondes. « Pour renflouer les caisses, on a vendu le port du Pirée aux Chinois, des aéroports dans les îles à des Allemands... », soupire Mi-

chèle Léonidopoulos.

Les Grecs, s'ils ne sont pas europhobes, ont cependant un gros ressentiment envers l'Allemagne qu'ils accusent de ne pas vouloir payer la dette de guerre... de 1945. Les « Grexitaires » s'ils existent, sont minoritaires dans la vie politique actuelle, et issus essentiellement de l'extrême gauche. « L'Europe a exigé de très nombreux changements : ça a eu finalement un effet positif sur l'administration. On était très en retard dans l'organisation, ça s'améliore vraiment. Le problème du pays, c'est le départ de nombreux jeunes diplômés au moment de la crise... »

« J'espère que les gens vont aller voter. » S'ils n'y vont pas, ce ne sera pas faute de communication : les panneaux publicitaires regorgent d'affiches, les partis tiennent des permanences dans les rues et des agoras évoquant l'Europe se tiennent place Syntagma, à Athènes.



Yanis Varoufakis est candidat à l'élection européenne.

Photo L'Alsace



Le prix de l'essence a beaucoup augmenté ces dernières années. Ici, la station la moins chère d'Athènes.

Photo L'Alsace



Le marché d'Athènes est un des poumons économiques de la ville.

DR